Dreiundzwanzigster

# Jahresbericht

über die

## Realschule I. Ordnung, die Provincial-Gewerbeschule

und die

## Handwerker-Fortbildungs-Schule

### zu Münster

**für das Schuljahr 1873—74,**

mit welchem

zu der am 1. September stattfindenden öffentlichen Prüfung und zu der am 2. September stattfindenden Schulfeier

ergebenst einladet

der Director

**Peter Münch.**

Voran geht eine Abhandlung des Realschullehrers Herrn Dr. Adolf Bergmann:

**La Phèdre de Racine comparée à celle d'Euripide.**


**Münster, 1874.**

Druck der Coppenrath'schen Buchdruckerei.

# La Phèdre de Racine comparée à celle d'Euripide.

A l'heure qu'il est, deux siècles se sont écoulés, que le monde admira d'abord les productions magnifiques du poète français Racine. L'admiration générale qui se manifesta alors, se soutient encore aujourd'hui. Pendant ce temps-là différentes critiques ont surgi, mais presque toutes, plus ou moins, n'ont été que des échos du jugement de Voltaire qui, lorsqu'on lui proposait un jour de faire un commentaire de ce grand poète, comme il en avait fait un de Corneille, dit: „Il n'y a qu'à mettre au bas de chaque page: beau, pathétique, harmonieux, admirable, sublime.“ Racine porta la tragédie française à sa perfection. Il fut le père du tendre et du pathétique. Il se distingue par un sentiment doux et délicat; il offre toujours de la sagesse dans ses plans, de l'harmonie dans ses vers. Non seulement que les héros de Racine conservent en général les inclinations et les intérêts que l'histoire leur attribue, mais encore chaque passion est approfondie dans ses sources, développée avec ses diverses nuances, manifestée par un langage qui lui est propre. Il a surtout approfondi le coeur de femme, et en sait peindre à merveille les passions funestes. La preuve la plus éclatante qu'il nous en donne, c'est sa Phèdre, imitation de l'Hippolyte ou, comme on dit aussi souvent, de la Phèdre du poète grec Euripide.

Dans les pages qui suivent, ce sera ma tâche de comparer ces deux tragédies, l'une à l'autre.

L'ordre le plus naturel que je puisse suivre, c'est, à ce qu'il me semble, la division en deux parts que voici:

Première part: Les deux tragédies comparées l'une à l'autre, quant à la conduite générale.

Seconde part: Les deux tragédies comparées l'une à l'autre, quant aux personnages.

Tout ce qui se passe dans l'une ou dans l'autre pièce, avant que Phèdre paraisse, à moins que nous ne l'appelions l'exposition, n'est que l'introduction de la tragédie, et l'action proprement dite ne commence qu'avec l'entrée de Phèdre; aussi bien est-ce l'aveu d'amour fait à Hippolyte, qui dans les deux pièces amène la catastrophe. Pour faciliter donc l'entendement des différences qu'il y a dans la conduite générale des deux pièces, je juge à propos de faire encore la subdivision suivante:

1) conduite générale depuis le commencement des pièces jusq'à l'entrée de Phèdre sur la scène.
2) conduite générale depuis l'entrée de Phèdre jusqu' à l'aveu d'amour fait à Hippolyte.
3) conduite générale depuis cet aveu jusqu' à la fin des tragédies.

Débutons par la tragédie du poète Euripide.

Le poète ouvre sa pièce en faisant paraître la déesse Vénus, irritée contre Hippolyte qui méprise son culte pour se livrer tout entier à celui de Diane. C'est pour le perdre qu'elle a elle-même allumé dans le coeur de la reine une passion indomptable. Elle prédit l'accusation que Phèdre fera à Thésée sur le compte d'Hippolyte, les imprécations de Thésée adressées à Neptune et la mort du fils innocent. Je sais, dit-elle, que Phèdre m'est fidèle; n'importe, il faut qu'elle périsse; ses jours ne me sont pas assez chers pour leur sacrifier ma vengeance. Immolons une victime innocente pour immoler mon ennemi!

Pour ne nous laisser aucun doute du sentiment d'Hippolyte, le poète l'introduit ensuite sur la scène, célébrant avec ses servants le culte de Diane et méprisant la déesse Vénus en dédaignant de saluer sa statue, honneur qu'on a coutume de lui rendre. Après qu'il est sorti, les femmes de Trézène paraissent; elles sont venues témoigner la compassion qu'elles éprouvent pour la reine, qui souffre d'une maladie dont personne ne sait la cause. La reine elle-même paraît.

Voyons maintenant la partie correspondante de la tragédie de Racine.

Un entretien entre Hippolyte et Théramène ouvre l'exposition de la pièce. Hippolyte inquiet sur le sort de son père, dont il attend depuis longtemps le retour à Trécène, annonce à son confident le dessein de partir et de chercher Thésée. Théramène le veut retenir; mais Hippolyte lui dit qu'il doit partir pour une autre cause encore, c'est à dire, pour éviter Aricie, soeur des ennemis du roi, de laquelle il se sent épris. Théramène y consent enfin et lui rappelle qu'il est de son devoir de prendre congé de Phèdre. Hippolyte, qui se croit mortellement haï de sa belle-mère, se résigne enfin à subir cet entretien et charge Théramène d'y préparer la reine, lorsque la confidente de Phèdre vient annoncer que la reine va paraître. Elle prie Hippolyte de s'éloigner, pour que sa vue n'irrite pas la reine qui est en proie à des tourments dont on ignore la cause. Quand Hippolyte est parti avec Théramène, on voit entrer Phèdre.

Voilà déjà des différences frappantes dans les deux tragédies.

Racine n'introduit pas la déesse Vénus; et sans doute, il a eu raison, puisque nous ne croyons plus ni en dieux ni en déesses. Mais si Racine n'est pas à reprendre pour avoir fait ce retranchement, la pièce d'Euripide qui a été écrite d'après les vues des anciens Grecs en a une beauté de plus. Les anciens étaient profondément persuadés que les dieux se mêlaient des affaires des hommes et leurs poètes ne balançaient pas de représenter les dieux ensemble avec les héros et les hommes. Et quant à Vénus qui joue ici, pour employer les mots de M. La Harpe, „un rôle si exécrable", nous savons bien que les anciens croyaient à un irrésistible empire de cette déesse. Hélène dans les Troyennes, lorsqu' elle se défend devant Ménélas, s'écrie: „Quel sentiment put me porter à abandonner ainsi ma patrie et ma famille pour suivre un étranger? Prends t'en à Venus.... Jupiter, le maître des autres divinités est l'esclave de Vénus.". Voilà la croyance commune de l'antiquité! — Et si nous examinons les peintures elles-mêmes qu' Euripide a faites de Vénus et de Diane, laquelle nous rencontrerons plus tard, mais que nous osons toucher déjà ici, il nous faut avouer qu'elles sont excellentes. En effet, il donne aux déesses des traits humains, mais elles ne s'en présentent pas moins à nos yeux comme des êtres majestueux. Vénus défend son rang avec une majesté décidée, bien que la violation l'excite comme une femme mortelle. Plus majestueuse encore Diane se montre dans sa virginité.

Elle regarde avec un oeil rayonnant de paix les événements de la terre, et une majesté inexprimable est empreinte aux paroles solennelles dont elle habille ses pensées. — Mais d'autre coté, quelqu'éclat qu'il y ait dans l'apparition de Vénus, ses paroles pourtant, tant qu'elles soient pleines d'impression, ne semblent-elles pas donner d'avance trop d'éclaircissement touchant toute la pièce? Je cite le jugement de La Harpe: „Introduire une divinité, pour lui faire jouer un rôle si exécrable, et annoncer ainsi d'avance tout ce qui va se passer, c'est ramener l'art à son enfance, et après les pas qu'avait faits Sophocle, ces fautes d'Euripide sont nullement excusables.“ —

La déesse, en effet, annonce d'avance tout ce qui va se passer. Mais cette clarté ne nous empêche pas de suivre le fil de l'action avec un intérêt toujours croissant; les caractères et les situations sont tellement peints, que nous sommes continuellement tenus en haleine et que nous oublions facilement dans ce combat de la passion et de la raison, aussi bien dans ce qui s'en suit, que c'est la déesse qui est la cause de tout le malheur. Du reste, si cet éclaircissement précédant devait nécessairement avoir l'effet de nous ôter tout l'interêt à suivre le développement de la tragédie, chaque pièce théâtrale ne pourrait avoir de l'effet qu' à la première lecture ou à la première représentation, où nous ignorons encore le développement et la fin. — La Harpe n'avait pas assez médité l'antiquité; en général il n'a pas dans sa critique un point de vue assez large pour en bien apprécier les productions. Il s'est fait ordinairement à l'avance un idéal du beau très-exclusif, et ce qui lui semble hors de cet idéal, devient repréhensible à ses yeux. Sur le théâtre ancien, le malheur du personnage intéressant était presque toujours l'effet d'une cause étrangère, et lorsqu'il y avait de la faute par imprudence, faiblesse ou passion, le poète avait soin de donner à cette cause une cause première, comme la destinée, la colère des dieux ou leur volonté sans motif et cela même dans les sujets qui semblent les plus naturels. —

Ce qui regarde les autres points de différence qu'il nous faudrait signaler ici, c'est à dire le choeur et le personnage d'Aricie, nous en parlerons plus tard.

Reprenons maintenant le fil de la conduite des tragédies.

Après l'entrée de Phèdre sur la scène, les deux tragédies marchent, pour ainsi dire, pendant quelques moments l'une à coté de l'autre. Dans toutes les deux les poètes peignent le trouble de Phèdre, son combat contre la passion: qu'elle aime mieux se laisser mourir que de la déclarer à personne. Mais elles s'éloignent encore l'une de l'autre en ce qui regarde l'aveu d'amour de Phèdre et le personnage d'Aricie, qui est une invention de Racine. Dans Euripide, c'est la nourrice qui de la part de la reine fait les propositions à Hippolyte. Dans Racine, c'est la reine elle-même qui lui parle de son amour.

On doit louer le goût d'Euripide pour avoir évité cette scène délicate de la rencontre du fils avec la mère passionnée. La Harpe blâme le poète d'avoir fait la nourrice se charger des propositions; il appelle la conduite de la nourrice une indécence grossière qui ne serait pas tolerée sur un théâtre épuré. — Certes, c'est là une indécence de la part de la nourrice; mais ne serait-ce pas une indécence encore plus grossière, si Phèdre elle-même avait fait ce pas? Racine était, pour ainsi dire, autorisé à laisser Phèdre s'égarer si loin, autorisé par la nouvelle de la mort de Thésée, laquelle était crue de tout le monde; et cet excès de la passion de Phèdre s'accorde bien à toute la conduite de la tragédie de Racine. Mais Euripide, s'il voulait peindre le caractère de la reine tel

qu'il l'a fait, ne devait pas lui faire commettre ce crime, autrement elle paraîtrait trop méchante, et n'exciterait en nous que de l'horreur. — Comme j'aurai à parler plus à large du caractère de Phèdre, je me restreins ici à ce peu de mots.

L'aveu d'amour fait à Hippolyte est, pour ainsi dire, la source immédiate de la catastrophe qui dans les deux tragédies se dévoile devant nos yeux. Mais bien que dans toutes les deux pièces la misère se concentre dans la mort de Phèdre et dans celle d'Hippolyte, nous rencontrons pourtant encore de grandes différences dans leur conduite générale. Suivons le fil de l'action, les différences en ressortiront d'elles-mêmes.

Nous voyons dans la pièce d'Euripide que les paroles de la nourrice sont comme un coup de foudre pour Hippolyte. Il en croit à peine à ses oreilles, il se met en colère et pousse des cris de malédictions contre les femmes. Il rentre sur la scène, suivi de la nourrice qui est toute troublée et qui veut embrasser ses genoux pour l'engager au silence. Phèdre qui avait tout entendu, craint des suites fatales, et irritée tout à la fois des malédictions qu' Hippolyte avait poussées contre les femmes, elle fait à sa nourrice les reproches les plus acerbes; elle la chasse et déclare aux femmes de Trézène qu'elle est décidée à mourir, qu'elle va sur le champ excécuter son plan et entraîner Hippolyte dans la perte. A peine a-t-elle quitté la scène qu'on entend des cris d'alarme sortir du palais, et des domestiques viennent nous apprendre que Phèdre s'est pendue. Au milieu de ce tumulte Thésée rentre de son voyage et c'est avec la plus grande alarme qu'il apprend la nouvelle de la mort de son épouse. Il pleure, il gémit, et demande la cause du triste événement, mais personne ne la sait, car le serment ferme la bouche aux femmes de Trézène. Mais voilà: tout à coup il découvre une lettre entre les mains de son épouse; il l'ouvre, il la lit et pousse des cris de surprise et de la plus grande colère. Il croit la plainte de sa femme qui l'avertit par la lettre qu' Hippolyte avait osé porter atteinte à sa chasteté et que c'était la cause de sa mort. Thésée dans l'ivresse de sa colère, n'ayant aucun doute de l'innocence de sa femme, ne tarde pas à invoquer Neptune à poursuivre à outrance le fils scélérat. Hippolyte est frappé de trouver son père si enragé et d'entendre la nouvelle de la mort de sa mère. Il sent bientôt que le père doit être mal instruit sur son compte, mais il cherche en vain de l'éclaircir. Le père méprise toutes les remontrances du fils, toutes ses prières, toutes ses plaintes; il chasse l'innocent dont la bouche était fermée par suite du serment prêté à la nourrice. Tout au moment, où Hippolyte quitte la ville, il rencontre le plus triste sort que Neptune lui préparait. Thésée tout d'abord se réjouissant de ce que Neptune avait écouté ses voeux si promptement, s'émeut, quand il a entendu la narration du messager. Il ordonne qu'on rapporte le fils déjà mortellement blessé, pour qu'il se confesse coupable. Avant que le malheureux arrive, la déesse Diane paraît et décèle à Thesée qu'il a été abusé par sa femme, mais que tout s'est passé par la volonté du ciel. En attendant, on apporte Hippolyte qui est près de mourir et qui pousse encore des cris déchirants.

Quant à la tragédie de Racine nous y voyons de même qu' Hippolyte est saisi d'horreur, d'horreur de l'aveu que la mère lui a fait. Phèdre, après avoir fait l'aveu de sa passion, est encore plus qu' avant en proie à son amour fatal, et pleine de la plus grande crainte, car le bruit de la mort de Thesée, déjà contredit par un autre bruit, est démenti par la subite arrivée du roi à Trézène. Thésée paraît. Il veut embrasser son épouse, mais celle-ci l'arrête toute confuse en disant qu'elle ne mérite plus de le regarder aux yeux.

Phèdre sort; on voit entrer Hippolyte. Il vient tout troublé demander à son père la permission de quitter les lieux que sa belle- mère habite. En vain le roi le presse d'éclairer le mystère que cette demande et les paroles de Phèdre semblent cacher. Oenone ne voyant plus d'autre moyen de sauver l'honneur de la reine, accuse Hippolyte du crime que Phèdre avait commis. Saisi d'horreur et d'indignation, Thésée accable son fils de sanglantes reproches. Hippolyte ne pouvant se résoudre à révéler l'horrible vérité, proteste pourtant son innocence. Thésée, hors de lui même, invoque Neptune à le venger du fils traître qu'il chasse de chez lui. Phèdre, en proie aux plus terribles remords, vient elle-même trouver Thésée, et elle est déjà sur le point de tout avouer, lorsqu'elle apprend qu' Hippolyte aime Aricie. Les fureurs de la jalousie lui ferment la bouche; elle quitte Thésée. Oenone, qui cherche à apaiser les tourments de Phèdre et à la réconcilier au sort, est chassée pour avoir trop nourri les passions funestes de la reine. Hippolyte est allé joindre Aricie, qui a promis de devenir son épouse. Pour ne pas éveiller les soupçons du roi, Hippolyte va le premier quitter Trézène, et Aricie, avant de partir elle-même, essaye de désabuser Thésée sur le compte du fils, sans manquer à la promesse de ne pas révéler au roi le honteux mystère. Les paroles d'Aricie, les allusions qu'elle se permet, éveillent le soupçon du roi; il veut encore une fois entendre la nourrice, lorsqu'on lui annonce qu'elle s'est donné la mort en se précipitant dans la mer, et que la reine elle-même pleine de désespoir songe à mourir. Thésée pressent la terrible vérité; il ordonne qu'on rappelle son fils; mais il est trop tard; Théramène vient lui faire le récit de la mort d'Hippolyte. Thésée, accablé de la perte de son fils, ne veut plus être éclairé sur son innocence ou sur sa culpabilité, parcequ'il craint que sa douleur ne s'en augmente. Mais voilà! Phèdre, avant de mourir du poison qu'elle a pris, vient elle-même s'accuser et rendre un temoignage solennel de l'innocence d'Hippolyte.

D'après cela, les différences regardent principalement encore la mort de Phèdre, l'accusation d'Hippolyte et la déclaration de son innocence, l'apparition de la déesse Diane et la dernière apparition d'Hippolyte sur la scène, dans l'état déplorable où il était.

Dans Euripide, la mort de Phèdre qui s'est pendue, se passe presque immédiatement après qu' Hippolyte a été instruit de la passion de sa mère; et Hippolyte, dont le sort devient ensuite si tragique, nous fait oublier presque entièrement la reine qui avait attiré d'abord toute notre attention. Sans doute, Euripide n'a pas voulu principalement peindre l'amour: il a voulu peindre et célébrer la chasteté. Aussi est-ce Hippolyte qui devait être son héros et non pas Phèdre. L'amour que Phèdre ressent pour Hippolyte, cet amour fatal qui produit le délire, quand l'âme s'oublie et s'abandonne un instant, ou le désespoir et le suicide, quand elle se retrouve et se reconnaît, cet amour ne devait être que l'épisode ou l'accessoire du sujet principal. Mais on ne peut nier: tant que le poète traite de la malheureuse Phèdre, celle-ci attire notre attention et notre intérêt à un tel point qu'il nous est impossible de ne pas la croire le personnage principal. On dirait donc qu'il y a en effet deux héros dans la tragédie d'Euripide, et qu'il y a même une duplicité d'action; le tout nous semble déchiré en deux moitiés inégales. — Euripide réussit rarement dans la disposition de ses sujets: tantôt il blesse la vraisemblance, tantôt les incidents y sont amenés par force; d'autres fois, son action cesse de faire un même tout, presque toujours les noeuds et les dénouements laissent quelque chose à désirer. Néanmoins, comme la plu-

part de ses pièces ont une catastrophe funeste et par ce moyen produisent le plus grand effet, Aristote l'a regardé comme le plus tragique des poètes dramatiques.

Dans Racine la mort d'Hippolyte précède celle de Phèdre et c'est Phèdre qui est le personnage principal depuis le commencement jusqu'à la fin de la tragédie.

La Harpe blâme la manière de l'accusation d'Hippolyte, telle que nous la rencontrons dans Euripide: „La mort, dit-il, qui est pour tous les hommes le moment du repentir, a été pour Phèdre le moment d'un dernier crime. Elle poursuit après sa mort celui qu'elle a aimé pendant la vie. Il faut le dire: c'est un démenti formel donné à la nature, au bon sens, à tous les principes de l'art. Il ne faut point faire grâce à ces honteuses absurdités, que les partisans maladroits et superstitieux des anciens ont cru devoir dissimuler. Dans Racine, Phèdre confesse son crime et l'innocence du prince, et se fait justice en se donnant la mort, ce qui vaut un peu mieux que la lettre calomnieuse de Phèdre, morte, dans la pièce grecque, avant que Thésée arrive."

Que ce jugement de La Harpe est assez fondé, nous verrons dans notre seconde part, où nous tracerons le caractère de la Phèdre d'Euripide.

Ce qui regarde enfin la dernière apparition d'Hippolyte sur la scène, il nous faut avouer que ce pas ne serait plus toleré aujourd'hui, mais n'accusons pas le poète grec. Il y a dans la vue du danger ou de la souffrance une émotion irrésistible; mais c'est cette émotion qu'il faut purifier à l'aide de l'art. Les Grecs ne craignaient pas d'exprimer la souffrance physique, mais ils la soumettaient aux lois du beau. C'est ainsi qu'ils l'idéalisaient, c'est ainsi qu'ils en faisaient une émotion qui pénétrait l'âme sans accabler. Et le poète Euripide n'a-t-il pas fait le même? Cette-scène-là, rebutante par elle-même, ne perd-elle pas son caractère effrayant par l'apparition de la déesse, qui déclare l'innocence d'Hippolyte? Les douleurs s'apaisent, c'était l'homme qui souffrait et qui se plaignait, maintenant c'est le martyr qui, déjà plein de la paix des cieux où il touche, s'entretient avec la divinité. —

Les différences dans la conduite générale, lesquelles je viens de signaler, sont étroitement liées avec les différences dans les caractères eux-mêmes, et ce sont elles que nous allons examiner dans notre seconde part.

Il y a des amis de l'antiquité qui ont fait à Racine le reproche d'avoir dénaturé le caractère d' Hippolyte. Ceux-là n'ont pas considéré que le poète a prétendu faire une tragédie nouvelle, appropriée à d'autres moeurs, en conservant autant que le sujet le comportait, les éléments du passé.

Racine a déplacé l'intérèt que le poète grec concentre sur Hippolyte, pour le détourner sur Phèdre, et cette combinaison, qui renouvela le sujet, lui a permis de faire une peinture effrayante des fureurs de la passion. — Dans Euripide, le caractère d'Hippolyte s'accorde bien à celui de la déesse Diane, de laquelle Hippolyte est l'adorateur devoué. Son caractère est encore celui d'un homme, mais le plus pur, le plus noble, le plus simple. Hippolyte dédaigne les autels de Vénus et son culte qui se cache dans les ombres de la nuit, et c'est par là qu'il s'attire la colère des dieux. Quoiqu'il éclate de colère contre la nourrice et contre les femmes en général, partout il se ressent de sa noblesse et de sa vertu. La chasteté d'Hippolyte est une sorte de dogme réligieux, renfermé entre un petit nombre d'élus. Ces élus méprisent les plaisirs de Vénus, ils ont la pureté du corps

et la virginité de l'âme; la chaste Diane est la déesse qu'ils adorent, Diane, la plus belle des vierges qui habitent l'Olympe; et pour la célébrer dans leurs chants, ils empruntent à toute la nature ses plus pures images, aux prairies les plus solitaires leurs fleurs les plus fraîches; et ces fleurs que la chaste abeille touche à peine de son vol aux premiers jours du printemps, c'est une main pure et innocente, la main d'Hippolyte, qui les tresse en couronnes pour la déesse. Cette prairie elle-même avec ses fleurs mystérieuses et cachées, n'est visible qu'aux yeux de l'âme. La pudeur l'arrose d'une eau pure et l'innocence a seule le droit d'en cueillir les fleurs; tant les offrandes dédiées à la vierge immortelle se dépouillent, dans les chants de ses élus, de tout ce qui tient à la terre et aux sens! Le mysticisme chrétien n'a guère plus de pureté et d'élévation que le culte que rendent à Diane Hippolyte et ses amis, et comme les mystiques chrétiens s'entretiennent avec Dieu, Hippolyte s'entretient aussi avec Diane. Il converse avec elle, il entend sa voix; seulement il ne voit pas son visage. — Hippolyte est pour ainsi dire l'apôtre de la chasteté.

Racine a cru que, dans la tragédie grecque, la mort d'Hippolyte devait causer plus d'indignation que de pitié, parceque le poète grec le représente exempt de toute imperfection. Il a donc cru necessaire de donner à Hippolyte quelque faiblesse, qui le rende au moins un peu coupable envers son père. Cette faiblesse est son amour pour Aricie, soeur des ennemis de Thésée.

Sans doute, Racine pouvait faire cette altération, puisque Hippolyte ne devait plus être le caractère principal de sa tragédie; et il a bien réussi dans la peinture de ce caractère, bien que, quand nous entendons Hippolyte commencer sa déclaration d'amour envers sa dame par les mots:

„Vous voyez devant vous un prince déplorable,
D'un téméraire orgueil exemple mémorable“,

nous éprouvions exactement les sentiments que Paul Courier permet aux étrangers vis-à-vis de ces faiblesses de la tragédie française: „La rage d'ennoblir, dit-il, le ton de cour de Louis quatorze gatèrent d'excellents esprits et sont encore cause qu'on se moque de nous à juste raison. Les étrangers crèvent de rire, quand ils voient dans nos tragédies le seigneur Agamemnon et le seigneur Achille, qui lui demande raison, aux yeux de tous les Grecs, et le seigneur Oreste brûlant de tant de feu pour madame sa cousine.“

Euripide, est-il à blâmer pour avoir représenté le caractère d'Hippolyte tel qu'il l'a fait? L'effet tragique dans cette pièce demandait, à ce qu'il me semble, la pureté la plus parfaite du jeune homme, en comparaison avec sa belle-mère qui, malgré une passion mortelle, malgré une flamme inextinguible, dont elle était embrasée, voulait conserver la pureté parfaite de son caractère. Un homme moins noble, moins pur n'aurait pas succombé d'une manière si tragique; du moins, n'aurait-il pas rompu le silence sur la culpabilité de sa mère? Et quant à l'indignation que la mort de cet Hippolyte pourrait exciter en nous, j'ose dire, que nous sommes réconciliés au sort du héros, d'une certaine manière du moins, en voyant qu'il souffre pour ainsi dire „le martyre“.

En effet, Hippolyte n'est pas seulement l'apôtre de la chasteté, il en est aussi le martyr: il meurt victime de sa fidélité aux préceptes de Diane; mais, comme les martyrs aussi, il est consolé par la foi à laquelle il s'immole. Diane vient secourir son agonie et calmer ses souffrances. Plus de douleurs: ce corps brisé se sent soutenu et ranimé, son

âme s'apaise et s'adoucit; il pardonne à son père, il l'absout du meurtre, il meurt entre ses bras; et Thésée, qui sait maintenant la vertu de son fils et qui le pleure, Thésée s'écrie: „Mon fils, que tu te montres généreux pour ton père! Oh! que ton coeur est bon et pieux! Ne m'abandonne pas encore, mon fils; retiens tes forces!“ Mes forces m'abandonnent; je me meurs, mon père; voile au plus tôt mon visage.“

Fin touchante et pieuse, pleine de la joie de l'innocence reconnue, du pardon des offenses, de l'oubli du mal, des récompenses de la vertu, de tous les bons sentiments enfin qui préparent l'homme à l'immortalité d'une vie meilleure! Voilà comment meurt Hippolyte, ou plutôt voilà comment il s'élève à l'apothéose, car il est presque un dieu désormais. Diane lui a promis les hommages de la ville de Trézène, et des hommages dignes de la vie chaste et pure qu'il a menée: Les jeunes filles, avant de subir le joug d l'hymen, couperont leur chevelure en son honneur; elles lui payeront, pendant une longue suite de siècles, un tribut de deuil et de larmes, et toujours les poétiques regrets des jeunes vierges garderont sa mémoire.

Quant au caractère de Phèdre, on peut hardiment dire que, dans les parties qui nous montrent la coupable épouse de Thésée, Racine a renchéri sur son modèle.

Euripide peint la reine possédée d'une passion mortelle, brulant d'une flamme inextinguible, mais décidée à conserver la plus grande pureté de caractère. Elle ne veut même pas se salir d'un ombre de suspect, afin de ne pas violer son honneur, ni celui de son époux. Mais pour tout cela, le poète montre encore en elle la femme qui, malgré sa fermeté, succombe enfin à une faiblesse: Phèdre dans la crainte que le monde, par Hippolyte instruit, n'interprète en mal la passion qui règne dans son coeur, et dans un accès d'indignation de ce qu' Hippolyte s'élève contre les femmes, qu'il les condamne, Phèdre, dis-je, se tue et en se donnant la mort elle songe même à perdre un homme, qu' elle aime et qui est tout innocent. Ce sont donc la fierté, la crainte et la vengeance, qui séduisent la femme, autrement encore digne de notre estime et de notre pitié.

C'est là un caractère de femme trop individuel, à ce qu'il me semble, ou, j'ose le dire, „exceptionnel“. Le poète fait Phèdre conclure un crime, pour détourner d'elle-même le suspect d'un crime. La vengeance qu'elle prend du jeune homme dont l'orgueil l'enflamme, n'est pas assez motivée par l'état de son propre coeur, lequel Euripide nous a montré de tout un autre côté. Le poète sacrifie par cette honteuse calomnie le caractère de sa héroïne. Il est vrai, il gagne par là le moyen de nouer le noeud tragique, et sait ainsi détourner la compassion sur l'innocent jeune homme; mais cette intrigue vient trop tôt et trop inattendue. L'intérêt qu'on a eu pour Phèdre est enlevé ainsi tout d'un coup; l'unité de caractère nous semble presque détruite. La vengeance de Phèdre ne serait vraisemblable que si elle s'était adonnée à un amour vicieux ou si elle avait porté atteinte à la chasteté d'Hippolyte. —

Examinons maintenant le caractère de Phèdre, que Racine nous peint. Nous n'hésitons pas d'avancer que jamais peutêtre plus profonde analyse n'a descendu dans les replis de la passion. Phèdre, poussée par la fatalité à un amour dont elle comprend toute l'horreur, ne s'abandonne à sa passion qu'après de déchirants combats et au moment où elle croit son époux mort; détrompée elle cède enfin, pour sauver son honneur, au perfide conseil de sa confidente et accuse l'innocent Hippolyte. Mais le crime accompli, elle en sent les plus terribles remords; elle veut décharger sa conscience en avouant sa faute, et elle est

déjà sur le point de tout avouer, lorsque les fureurs de la jalousie lui ferment la bouche. Enfin, trop accablée du poids de son crime, elle se fait justice elle-même et déclare l'innocence du malheureux fils. —

C'est là un tableau des plus vrais et des plus terribles, où le poète peint les ravages de l'amour malheureux et jaloux d'une âme passionnée. Phèdre n'est, en effet, ni grecque, ni française; elle est la femme passionée de tous les siècles, de tous les peuples; elle est, vous diriez, plus un type qu'un caractère individuel. Mais les traits de ce type ont été puisés dans la nature, et ils se reproduiront dans chaque situation qui ressemble à celle de Phèdre; ils se reproduiront tant qu'il y a des hommes. La vérité est de toutes les époques. — Chateaubriand dit dans son „Génie du Christianisme" que Racine avait porté le caractère de Phèdre en dehors de l'antiquité et qu'il avait rendu Phèdre épouse chrétienne: que la crainte des flammes vengeantes et de la terrible éternité de l'enfer perçait dans le caractère de cette femme coupable, tandisque la Phèdre d'Euripide faisait voir une plus grande crainte de Thésée que du tartarus. — Il est vrai, Racine a donné à Phèdre tous les emportements de la passion; mais il lui en a donné aussi tous les remords; il l'a montrée coupable à la fois et repentante, voulant le bien et faisant le mal, perfide enfin et incestueuse malgré elle. L'amour de la Phèdre française est l'amour moderne, avec le caractère nouveau qu'il tient des institutions et des idées de la société chrétienne. Il est libre, et par conséquent capable d'erreurs et d'emportements; mais il a aussi des scrupules, des délicatesses, des remords, des repentirs que la passion antique ne semblait pas connaître. Racine a ajouté à l'amour de Phèdre une sorte d'agitation intérieure et de trouble moral qui en fait un sentiment presque nouveau. L'âme humaine dans l'antiquité ne semble pas ressentir l'effet de notre double nature. Il n'y a pas deux hommes dans le „moi" des anciens, il n'y en a qu'un. Cette lutte intérieure entre nos bons et nos mauvais penchants, cette force que l'esprit a contre la chair, le soin de la conscience enfin, tout cela était encore le secret des philosophes, le reste des hommes aimait mieux croire à l'irrésistible empire de Vénus. —

Des autres caractères, c'est-à-dire de Thésée et d'Oenone nous n'avons à dire que peu de mots: Thésée a été peint par Euripide et par Racine tel qu'un époux doit être par rapport à son épouse. Mais par rapport au fils, Thésée n'est pas tout-à-fait le même dans les deux tragédies. Certes, dans chaque pièce il montre tant d'emportement et de colère qu'il est porté à l'arrêt trop hâté de la mort du fils. Mais nous rencontrons une différence des sentiments des deux Thésée, lorsqu'ils apprennent la nouvelle du malheur qui a saisi le fils: Je l'avoue, dit le Thésée d'Euripide, après que le messager a fait le récit du désastre affreux d'Hippolyte, je l'avoue, ma haine pour un perfide m'a fait écouter ce récit avec satisfaction. Mais enfin, je sens que la piété vers les dieux et ma tendresse pour un fils, tout coupable qu'il est, se réveillent dans mon coeur. Ainsi sans joie et sans douleur, je demeure dans l'indifférence. Mais apportez-le devant moi, je veux le voir encore, lui reprocher son crime et achever de le convaincre par son supplice même." — Dans Racine, au contraire, Thésée est tant ému et tant accablé de sa perte, qu'il ne veut plus être éclairé sur son innocence ou sur sa culpabilité, parcequ'il craint que sa douleur n'augmente encore.

La Harpe reprend Euripide en ce point: Il sécrie: „Faire des reproches à son fils dans l'état déplorable où il est! O nature qui êtes l'âme de la tragédie, vous que les

Grecs et ce même Euripide ont souvent peinte avec des traits si vrais, est-ce ainsi que vous êtes faite? Y a-t-il des pères comme ce Thésée? Grâce au ciel, je n'en vois rien; et si par hazard il y en avait, ce ne serait pas encore une excuse pour l'auteur. Il est de principe, que les exceptions monstrueuses ne sont point l'objet des arts d'imitation." — Sans doute, il y a quelque chose de rebutant dans le caractère du Thésée d'Euripide. Toutefois, ce caractère n'est pas encore hors du naturel. Aux yeux du père, le fils avait commis un double crime: il avait porté atteinte à la chasteté de Phèdre; il avait causé la mort de Phèdre. Le père vient de voir sa chère épouse morte; qu' y a-t-il donc d'étonnant, si sa colère contre le fils coupable atteint le plus haut degré possible, et que les sentiments de tendresse, quelque grands qu'ils soient, n'y prévalent pas! —

Quant à la nourrice, tous les deux poètes l'ont peinte d'après nature, et lui ont donné en même temps un trait idéal en ce qu'elle se distingue par son esprit et son adresse.

Ce qui regarde enfin le choeur, il forme, sans doute, une beauté de plus dans la tragédie d'Euripide, et Racine n'aurait probablement pas manqué de l'introduire dans la sienne, s'il n'y avait pas tant de difficultés. Le choeur d'Euripide, dans ses chants, dans ses paroles et dans toute sa conduite s'accorde parfaitement aux caractères des autres personnages. Nous y voyons des femmes qui sont dignes représentantes des femmes grecques et qui conviennent à la cour, telle qu'elle est peinte par le poète. —

Il faudrait encore que je parlasse du langage des deux poètes; mais que dirais-je si ce n'est que de répéter les éloges des grands connaisseurs en cette matière? Euripide n'a pas beaucoup d'expressions spécialement consacrées à la poésie; mais il sait tellement choisir et employer celles du langage ordinaire, que sous leur heureuse combinaison le mot le plus commun semble s'ennoblir. Telle est la magie de son style qui, dans un juste tempérament entre la basesse et l'élévation, est presque toujours harmonieux, coulant et flexible, qu'il paraît se prêter sans effort à tous les besoins de l'âme. — Le style de Racine atteint la perfection. Son expression est toujours si heureuse et si naturelle, qu'il ne paraît pas qu'on ait pu en trouver une autre; et chaque mot est placé de manière qu'on n'imagine pas qu'il ait été possible de le placer autrement. Ses inexactitudes même sont souvent des sacrifices faits par le bon goût. Là règne cette sensibilité attendrissante qui est le partage exclusif de quelques natures privilégiées. —

Les notions que j'ai données des deux tragédies suffiront pour nous convaincre de la justesse de l'opinion, que toutes les deux pièces contiennent nombre de beautés et que, si Euripide a eu le grand mérite d'avoir été le premier qui nous a fait présent d'un chef-d'oeuvre sur ce sujet, Racine n'a pas été son imitateur servile, mais qu'il a même renchéri sur lui en quelques détails et surtout dans le caractère de Phèdre. —

---